

conquo. J'étais ruiné, vous le savez, et je n'étais pas homme à me contenter de la maigre place que j'avais sollicitée, obtenue, depuis que je vivais avec la Mariquita. De plus, maintenant, j'avais un enfant, une petite fille, donc je ne savais que faire, et donc la précoce, au lieu de me consoler, m'était insupportable, en me rappelant sans cesse les trahisons de sa mère.

« J'écrivis alors à mon père, pour rentrer en grâce; lui demander pardon. Je reconnais mes torts. Je lui racontais l'abandon où me laissait ma femme; j'essayais de l'atténuer sur le sort de l'enfant; je le suppliais de me recevoir avec Annette, chez lui, lui jurant de m'occuper activement de l'exploitation de nos terres, lui offrant d'être son associé, son employé, son intendant, tout ce qu'il voudrait.

« Voici ce qu'il me répondit. Je sais sa lettre par cœur.

« Monsieur,

« Je vous avais donné votre liberté. — Vous avez mangé, dans de malpropres orgies, la fortune de votre mère que la loi me forçait à vous remettre... Depuis, pour couronner l'indignité de votre conduite, vous avez, continuant de méconnaître l'autorité paternelle, épousé, contrairement à ma volonté, une fille des rues, qui était une coquette.

« C'est vous qui l'avez voulu. Ne vous en prenez donc qu'à vous-même de ce qui vous arrive. Qui éme le vent récolte la tempeste. Vous êtes aujourd'hui, misérable et basoué... et vous voudriez vous cramponner à moi, comme le ogyé se cramponne à la branch qu'il rencontre. Peut-être votre repentir est-il sincère, peut-être ne l'est-il pas. Je n'ai point à m'en occuper. Dieu punit les fils rebelles, et vous êtes justement puni.

« Néanmoins, si vous n'étiez pas marié, j'aurais peut-être consenti à vous rouvrir, non mes bras, mais ma maison. Malheureusement, vous êtes marié, c'est-à-dire, uni, pour la vie, par un lieu indissoluble, à une créature que je ne consentirai jamais à reconnaître pour ma belle-fille. Cette femme nous s'épare à j. mais.

« Le duc de Kandos aurait pu pardonner ses crimes de jeunesse, au marquis de Kandos, dans l'espoir que l'expérience, acquise à ses dépens, lui servirait de leçon. Il ne recevra jamais chez lui le mari de la Mariquita; d'une saltimbanque et d'une créature. Votre nom n'est plus à vous seul. Il est à cette fille qui en fera ce qu'elle voudra. Nul solidarité n'est donc possible, désormais, entre nous.

« Quant à votre enfant, c'est autre chose. Après y avoir mûrement réfléchi, je suis disposé à la prendre chez moi, à l'élever dans le respect des choses saintes et des idées d'honneur et de vertu qu'elle ne pourrait acquérir chez ses protecteurs naturels. Seulement, du jour où elle aura franchi le seuil de ma maison, vous ne la reverrez plus et elle n'aura plus aucun rapport avec vous.

« Voilà tout ce que je puis faire pour vous et quelles sont mes conditions.

« ARMAND, duc DE KANDOS. »

— Je connaissais trop mon père pour insister. Je savais qu'il ne revenait jamais sur une décision prise; et que cette réponse était son dernier mot. Après une légère hésitation, je lui remis l'enfant. C'était toujours un immense embarras de moins, et je me trouvai marquis sans le sou, époux sans femme, père sans enfant, seul et réduit à vivre d'expédients.

— Et vous n'avez point revu votre fille? demanda vivement Louis Olermont.

— Non!

— Alors, elle ne vous connaît pas?

— Pas plus que je la connais.

— C'est une grande fille, à présent...

— Elle a un peu plus de quatorze ans. Il y a une quinzaine d'années que se sont accomplis ces événements.

— Qu'êtes-vous devenu ensuite?

— J'ai traîné une misérable existence, faisant tous les métiers, courant après la fortune et le bonheur, sans y atteindre; tantôt en France, tantôt en Allemagne et en Italie... Tout cela vous intéresserait peu.

— Au contraire, mon cher élève, cela m'intéressera vivement: vous ne vous figurez pas la part que je prends à toutes vos aventures, et jusqu'à quel point votre récit me passionne... Non, non, dites bien tout... Ne nous épargnez aucun détail... Plus il y en aura, mieux cela vaudra... Ne craignez pas d'abuser de votre patience!

Louis Olermont était évidemment sincère. Évidemment, il tenait à connaître, jour par jour, l'existence du marquis...

Dans quel but?

C'est ce que nous saurons bientôt.

Paul de Kandos, de son côté, était dans une de ces dispositions d'esprit, où on éprouve une sorte de besoin de penser haut, de se confesser à qu'un.

Cette sympathie, qu'il croyait découvrir chez ses auditeurs, bien que ce ne fussent point des hommes dont l'opinion ou l'acquiescement pût avoir rien de flatteur, lui faisait plaisir. Il se sentait tombé si bas, que rien n'était plus trop bas pour lui, et l'honneur poignant des derniers actes accomplis, et qui terminait d'une façon terrible sa longue chute, lui donnait désir de n'en parler que le plus tard possible.

Il reculait devant le dénouement actuel de sa vie.

Il se laissa donc entraîner à tout dire, à tout raconter, par le menu, les événements des années qui avaient précédé, jusqu'au jour où, reprenant son ancienne idée, il se décida, sur le tard, à s'embarquer définitivement pour l'Amérique du Sud.

Nous passerons sous silence toute cette partie de son récit, qui manquerait d'intérêt pour nos lecteurs, bien qu'elle fût d'une importante capitale, ainsi qu'on le verra, pour ses deux auditeurs, et nous ne rendons la parole au marquis qu'au moment de son arrivée à la Plata.

— Je débarquai à la Plata, dit-il, il y a huit mois, muni d'une concession de terrain. — Vous savez ce qu'est. On vous donne des kilomètres de terrain nu, sans eau, sur la frontière, près des Indiens. On s'imagine posséder quelque chose. Et ce n'est rien.

« Je m'étais associé avec deux payans, croyant à la sincérité et à la valeur de ces concessions. On nous dirigea sur la province de Corrientes. Malgré l'affreuse déception que j'éprouvai en voyant les hectares de poussières qui formaient ma propriété, je me mis courageusement au travail. Ce fut aussi bête de ma part qu'inutile.

« Des deux payans que j'avais emmenés avec moi, l'un mourut du choléra, au bout six mois; l'autre fut surpris et tué par les Indiens, qui brûlèrent la pauvre chaumière que nous avions péniblement construite, volèrent nos bestiaux et arrachèrent les quelques plantes maigres que nous étions parvenus à faire pousser. C'en était trop! Je lâchai ma concession, qu'on recédra, encore bien des fois, à de pauvres bêtises venus d'Europe, et n'ayant pas d'argent pour quitter cette terre maudite, je me fis gaücho. C'est un dur métier... mais on mange, et ici, il n'y a pas de choix.

« Je passai d'un maître à un autre; puis, il y a quatre